

Danse avec de sacrées ombres à Vidy

SPECTACLES A Lausanne, la chorégraphe vaudoise Yasmine Hugonnet a offert avec «Seven Winters» une odysée entêtante, bientôt à Paris, avant Genève. La comédienne Valérie Dréville, elle, épouse les ténèbres du butô japonais dans «Danses pour une actrice»

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmiff

Comme la nuit est entêtante, quand elle remue ainsi. Voyez la danseuse vaudoise Yasmine Hugonnet, son visage qui est une serpe, son regard cloué à on ne sait quelle étoile. Autour d'elle, au cœur du Pavillon du Théâtre de Vidy, cinq femmes, un homme, nus comme au tombeau, vibrants pourtant dans un silence de sépulcre. La pièce s'appelle *Seven Winters*, c'est la nouvelle création de Yasmine Hugonnet, cette artiste qui, depuis un fameux *Récital des postures* en 2014, sublime le moindre geste en énigme.

Saison de glace

Pause donc, à ce moment-là de *Seven Winters*, spectacle qui était à l'affiche jusqu'au 27 septembre à Lausanne et qui revivra en octobre au Festival d'Automne à Paris, une reconnaissance en soi. On oublie alors ces passantes à l'air absent, leur façon cérémoniale de s'accorder, d'habiter à deux la bulle de la mélancolie, de se fondre dans une temporalité cotonneuse, avant de s'égailler, à l'improviste, comme des chevreuils surpris par un loup. On oublie aussi l'envoûtement que produit ce chassé-croisé, cette nudité désarmante, ce feu pâle qui sous-tend la parade, toutes ces mains qui se rassemblent soudain en tricot, histoire de jouer l'union sacrée.

On oublie tout, parce qu'on est saisi par Yasmine Hugonnet, figée comme sur la banquise, bouche cousue toujours, mais fissurée de l'intérieur, on le devine, par un courant. Une lave, l'eau vive des larmes, un aveu qui serait une musique. Toutes ces fuites à la fois. Car voilà qu'un chant monte et c'est une confession.

D'où vient-il, ce lied de Schubert, extrait du bouleversant *Winterreise*? De quel puits sortent-elles, ces paroles argentées de pèlerin? Du corps de l'artiste, oui, qui se met



Valérie Dréville est saisissante dans les pas de Pina Bausch et de Kazuo Ōno. (VÉRONIQUE ELLENA)

à résonner comme une crypte. On se rappelle alors qu'elle a ce talent de saltimbanque, qu'elle est ventri- loque et que c'est en soi une façon de manifester que tout chante en elle, même sous la cloche de son mutisme.

De quel puits sortent-elles, ces paroles argentées de pèlerin? Du corps de l'artiste, oui, qui se met à résonner comme une crypte

La prouesse serait anecdotique si elle ne s'inscrivait pas dans une architecture subtile, celle d'une œuvre où chaque pas est une tentative de briser la glace, de reconstituer la chaîne des fraternités, de poursuivre, en cortège, un voyage en hiver. Dans sa clairière – de grandes tentures

blanc cendré délimitent la chrysalide –, la chorégraphe met des figures sur cette saison de glace qui est la nôtre, celle où il n'est plus question que de gestes barrières. Et tant pis pour toutes ces embrassades, tous ces baisers à jamais volés.

Ode utérine

Comme la nuit est entêtante quand elle remue ainsi (bis). Le chorégraphe français Jérôme Bel offre à la comédienne Valérie Dréville une randonnée dans le sillage des artistes qui ont libéré au XX^e siècle la danse de ses obligations mondaines, qui en ont récrit la grammaire et l'épopée, qui l'ont imposée comme un art de la présence et plus seulement une démonstration de virtuosité. A la Salle René Gonzalez, celle qui a incarné Phèdre de Racine à Vidy déjà et Médée, sous la direction du Russe Anatoli Vassiliev, se contente d'être elle-même, une terre d'aventure en soi.

Elle s'adresse à vous donc, sur la scène vaste comme une crique, meublée d'une table où patientent un iPhone et une console miniature. C'est elle qui réglera le



Les danseuses de «Seven Winters» tissent, dans un silence hivernal, une élégie d'une grande beauté plastique. (ANNE-LAURE LECHAT)

volume de la musique, elle qui veillera au timing de chaque chapitre, comme pour signifier l'essence d'une certaine danse contemporaine: l'interprète est le sujet de son mouvement, qui est parfois le reflet de son être.

Valérie Dréville se rappelle un Monsieur Schwartz qui, dans le Pontoise de son enfance, n'était pas tendre avec la petite ballerine qu'elle était. Elle esquisse des

arabesques de fortune. Dans un moment, elle s'appropriera l'esprit de spectacles qui tournent en boucle dans les mémoires, *Café Müller* par exemple de Pina Bausch. Sur la musique d'Henry Purcell, des doigts recouvrent un visage, une tête chavire comme sur le billot: tout est dit alors d'un chagrin sans rémission.

La part de feu de cette pièce exigeante célèbre Kazuo Ōno (1906-

2010), cet ex-soldat qui déclarait, à la fin des années 1950, la guerre à l'Occident et choisissait pour cela la voie du butô, c'est-à-dire des ténèbres. Valérie Dréville, magnifique, s'y engouffre et il faut voir alors sa silhouette s'enfoncer, aura balbutiante sur fond cosmique, au plus près d'une origine où plus aucun corps ne va de soi. Il fallait entendre aussi, l'autre soir, cette pluie intermittente qui a crépité à ce moment-là, comme pour accuser le caractère hallucinant de cette éclipse.

Dans ce même lieu, en 2009, l'acteur Jean-Quentin Châtelain délivrait *Ode maritime*, ce fantasme d'océan signé Fernando Pessoa. Le metteur en scène Claude Régy dirigeait cette odysée sur la jetée, léchée par l'encre noire de la cruauté. Valérie Dréville, qui a beaucoup joué pour lui, a voulu aussi le saluer à travers Kazuo Ōno. Ode utérine au fond. Mais la pluie passe toujours en rafale sur le théâtre. C'est le tam-tam d'où procèdent toutes les danses. ■

Danses pour une actrice, Lausanne, Théâtre de Vidy, jusqu'au 3 octobre; **Seven Winters**, Genève, Salle des Eaux-Vives, du 11 au 13 déc.; rens. www.pavillon-adc.ch

L'Orchestre de chambre de Genève remonte sur scène en grande forme

CLASSIQUE L'absence et le silence imposés par le virus semblent avoir dopé les musiciens de l'OCG et leur chef Arie van Beek. Beau concert au BFM de Genève

SYLVIE BONIER
@SylvieBonier

Les reprises se suivent. On se réjouit du retour des formations orchestrales sur scène, même si la jauge des salles est restreinte et que les visages masqués musellent les sourires. Les yeux, eux, rient et les oreilles sont avides de musique vivante.

Adoucir la vie

L'Orchestre de chambre de Genève (OCG) vient de remonter sur le plateau du Bâtiment des forces motrices (BFM) après des mois d'abstinence, dans un programme chamarré aux couleurs roses et au titre évocateur: «Héroïnes». Il s'agit, pour l'ouverture de la saison, de rendre hommage aux femmes atteintes d'un cancer du sein et à ceux qui œuvrent chaque jour à son traitement, sa guérison et son suivi. Ainsi tournée vers une cause sensible, en collaboration avec le

réseau Asap, la soirée prend une dimension d'autant plus humaine en cette époque anxieuse en cette époque anxieuse.

Heureusement, Mozart, Chopin et Britten sont là pour adoucir la vie. Avec un fil rouge tendu par des résonances tissées entre les pièces. En entrée de concert, la fraîche *34^e Symphonie* de Mozart est délivrée avec vivacité, clarté et élégance par un OCG en grande forme.

Arie van Beek, d'entrée de jeu, rassemble les énergies par un savoir-faire que l'expérience et la fréquentation réciproque ont affiné avec les années. La précision, les dynamiques bien dessinées, les couleurs variées et les attaques nettes rendent toute sa verdeur à l'œuvre d'un Amadeus de 24 ans.

Jeunesse encore, avec l'intrusion de Chopin célébrant, à 18 ans seulement, le compositeur qui le précède sur l'affiche. Le pianiste Nathalia Milstein, 25 printemps et une jolie sensibilité, un peu scolaire en début de parcours, se lance dans les *Variations* sur l'air «*Là ci darem la mano*» du grand Frédéric (extrait de l'opéra *Don Giovanni*) avec beaucoup de naturel.

Ses longs bras, son jeu aux chants largement déclamés et la souplesse de son phrasé séduisent à défaut d'impressionner. Et la *5^e Etude* de l'opus 10, survolée plus librement en bis, se pare de son côté d'une légèreté de papillon. En deuxième partie, le ballet *Les Sylphides* de Michel Fokine déroule l'arrangement orchestral des pièces pour piano de Chopin par Benjamin Britten.

Elan et confiance

L'esprit viennois détonne dans les si fines valse, marzurkas, prélude ou nocturne réunis en un bouquet de huit pépites pianistiques. Si l'ensemble se veut festif, les arêtes et les délicatesses originales se perdent dans une masse instrumentale plutôt sirupeuse, et les tempos trop alanguis épaississent le discours.

C'est surtout la *Sinfonietta Op.1* du même Britten qui réjouit par sa belle tenue. Arie van Beek tient les rênes serrées tout en laissant filer les musiciens là où il faut, avec un élan et une confiance convaincants. L'OCG répond à cette belle impulsion dans une cohésion rythmique, mélodique et sonore remarquable. La revenue s'annonce prometteuse. ■

PUBLICITÉ

FONDATION
JAN MICHALSKI
POUR
L'ÉCRITURE
ET LA
LITTÉRATURE
1147 MONTRICHER

**JÓZEF
CZAPSKI**
PEINTRE ET
ÉCRIVAIN

3 OCTOBRE 2020
- 17 JANVIER 2021

FONDATION
JAN MICHALSKI
POUR
L'ÉCRITURE
ET LA
LITTÉRATURE